

Compte rendu

« Grandeur et misère de la mélancolie : notes kierkegaardiennes »

Éric Paquette

Horizons philosophiques, vol. 11, n° 1, 2000, p. 150-152.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/802957ar>

DOI: 10.7202/802957ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Grandeur et misère de la mélancolie

Notes kierkegaardienne

«La mélancolie n'est-elle pas le défaut de nos jours; n'est-ce pas elle qui se fait entendre jusque dans les rires insouciant; n'est-ce pas elle qui nous a ravi le courage de commander, le courage d'obéir, la force nécessaire pour agir, la confiance indispensable pour espérer?¹» Cette question, que l'Assesseur Wilhelm, l'un des pseudonymes éthiques de Kierkegaard, adresse à toute conception esthétique de l'existence, pose le problème, on ne peut plus crucial, du rapport de la mélancolie à la modernité. La mélancolie est-elle un mal moderne? La modernité est-elle mélancolie? S'il s'agit de savoir si cette pesanteur de l'âme constitue un phénomène nouveau, la réponse se révèle négative bien sûr : rien n'est plus ancien que cette ancienne maladie. Or, il s'agit plutôt de comprendre que le triomphe moderne de la conceptualité abstraite encourage et exacerbe une certaine propension mélancolique de l'âme humaine. En ce sens, il existe une mélancolie proprement moderne, qui s'éprouve d'abord comme perte du rapport immédiat à l'immédiateté, à la réalité, bref, à l'existence. «En Grèce, constate Johannes Climacus, comme d'ailleurs dans la jeunesse de la philosophie, la difficulté était de gagner l'abstrait, de quitter l'existence qui donne toujours le particulier ; aujourd'hui, au contraire, la difficulté est d'atteindre l'existence²». La conquête de l'abstraction, qui aurait dû nous ménager un nouvel espace de proximité avec le réel, une sorte de vie seconde, ou vie à la seconde puissance, a fait de nous des êtres théoriques, des existants virtuels, des calculateurs, des raisonneurs : des «esprits critiques» comme on dit aujourd'hui. Nous qui voulions réfléchir l'existence, comme pour redoubler la joie d'exister, ne vivons plus que dans la demi-vie de la distanciation réflexive. Nous qui rêvions de jouissance et de vie, nous voilà devenus professeurs.

Mais on se rendrait la tâche beaucoup trop facile en se contentant d'accabler la modernité. On ne remonterait guère à la racine du phénomène, pas plus qu'on ne rendrait justice à Kierkegaard, en voulant privilégier le point de vue historique ou historiciste. Ici, comme toujours chez le philosophe danois, la prédominance revient au point de vue anthropologique, sinon religieux. C'est en rapport avec la définition de l'homme comme synthèse que la compréhension kierkegaardienne de la mélancolie prend tout son sens. L'homme est une synthèse réfléchie ou redoublée. Mais qu'est-ce qu'une synthèse? Une synthèse est un rapport, c'est donc dire que l'homme est un rapport qui se rapporte à lui-même. L'homme est une synthèse d'infini et de fini, de temporel et d'éternel, de possibilité et de nécessité. Dans l'anthropologie kierkegaardienne, l'affirmation du caractère essentiellement synthétique de la nature humaine ne présuppose aucune conciliation ou réconciliation métaphysique des contraires. D'où le paradoxe de la subjectivité humaine. «L'âme, dit Kierkegaard (et par quoi il faut entendre l'homme tout entier, envisagé sous la détermination de l'esprit), est une contradiction entre l'extérieur et l'intérieur, le temporel et l'éternel³». Or, si la mélancolie trouve ici sa condition sine qua non de possibilité, elle n'est pourtant pas réductible à cette seule contradiction, somme toute «naturelle». Pour parler de mélancolie au sens plénier, il faut, de surcroît, qu'un trouble s'installe, qu'un élément perturbateur s'introduise au sein du rapport,

1. *Œuvres complètes*, IV, 22.

2. *Œuvres complètes*, XI, 30.

3. *Œuvres complètes*, VI, 153.

et tend à déséquilibrer l'équilibre instable du paradoxe humain. Cet «accident», cet élément perturbateur, dont la forme varie d'un mélancolique à l'autre, est ce que Kierkegaard appelle, dans la langue de saint Paul, l'écharde dans la chair, et par *chair*, il faut comprendre ici, bien sûr, la totalité de la condition existentielle du moi fini, exposé aux tribulations physiques tout autant que spirituelles.

Dans cette perspective, la mélancolie atteste, pour ainsi dire, maladivement, un état irrésolu de discordance intérieure, une fort profonde disharmonie de l'âme, ou encore, ce que Kierkegaard peut appeler à l'occasion, une «hystérie de l'esprit». L'individu mélancolique vit dans un perpétuel état de polémique intérieure; la discorde qui sévit en lui-même, devient alors, par extension, discorde entre lui et autrui, entre lui et le monde. Dans son violent désir d'accalmie, dans sa folle volonté d'abattre la distance qui le sépare de lui-même, de ses frères humains et du monde, deux mouvements antagonistes guettent le mélancolique : l'un, pour ainsi dire, «centripète», ou «egocentré», qu'est le repliement sur soi; l'autre, «centrifuge», ou fuyant le centre, qu'est la dispersion ou la fuite dans l'extériorité. D'où ces deux formes de mélancolie que Kierkegaard distingue ainsi dans son *Journal* : «Comme une femme malheureuse dans sa maison, dit-il, est toujours pendue à la fenêtre, ainsi l'âme du mélancolique est pendue au regard pour guetter des distractions. Une autre forme de mélancolie est celle qui ferme entièrement les yeux pour faire la nuit autour d'elle⁴». Mais qu'il s'agisse d'éclipser le moi ou d'éclipser le monde, il s'agit toujours, au fond, de relaxer une tension, d'apaiser un conflit, de soulager une déchirure, bref, d'aspirer à retrouver, fût-ce artificiellement, la plénitude d'une immédiateté perdue. La diversion ou dispersion, au sens de Kierkegaard, s'apparente au divertissement pascalien, et s'étend à toutes les formes, infiniment diversifiées, du désespoir esthétique, au double sens kierkegaardien, d'esthétique du désespoir et du désespoir de l'esthète. Elle recoupe une extraordinaire variété d'expériences de recherche de l'oubli, par la fuite dans l'action, dans le travail, dans la sensibilité, voire dans la débauche, qui est aussi, à sa manière, un mode de suppression du monde, dans la mesure, où, décidément, l'«un des côtés profonds du plaisir, c'est (...) de sentir progressivement l'existence s'anéantir autour de soi...⁵». Quant au repliement sur soi, ce mode sombre et silencieux de mélancolie, il va de l'isolement le plus ordinaire jusqu'à l'hermétisme le plus étouffé. Poussé à son paroxysme, il pourra même confiner au suicide. Son affliction la plus essentielle est évidemment de priver l'individu du bien le plus nécessaire, d'une relation on ne peut plus indispensable : une amitié, un amour, un confident. On sait que Kierkegaard y voyait là, non seulement l'expression de sa propre souffrance, mais également celle de toute souffrance très profonde ... et de la plus grande des souffrances : «(...) le propre de la vraie souffrance, soutient-il, est de se retirer dans la solitude et de se plonger dans une muette désolation, sans avoir le courage de se confier à quelqu'un, et encore moins d'oser franchement attendre le secours⁶». «Ma vie, confie-t-il dans son *Journal*, est extrêmement pénible; je me sens si étranger et si différencié de ce qui occupe les hommes en général. Des plus diverses façons je remarque jour après jour, presque à chaque contact, mon hétérogénéité⁷».

4. *Journal*, II, 139.

5. *Journal*, I, 220.

6. *Œuvres complètes*, XVII, 20.

7. *Journal*, V, 188.

Dans un bref essai, dense et tout à fait remarquable, publié en 1949, Romano Guardini proposait une lecture kierkegaardienne de la mélancolie, qui constitue toujours, à mes yeux, l'une des plus intéressantes et des plus éclairantes qui soit. J'aimerais en rappeler ici le point d'aboutissement, car il me paraît converger vers la plus haute intuition du philosophe danois sur la nature profonde de la mélancolie : « Dans sa substance la plus intime, concluait Guardini, [la mélancolie] est nostalgie de l'amour. De l'amour sous toutes ses formes et à tous ses degrés, de la sensualité la plus élémentaire jusqu'à l'amour suprême de l'esprit. L'impulsion de la mélancolie est l'Eros, l'exigence d'amour et de beauté⁸. « Le sens véritable de la mélancolie ne se révèle qu'à partir du spirituel. Et voici, me semble-t-il, où il réside en dernier ressort : la mélancolie est l'inquiétude que provoque chez l'homme la proximité de l'éternel. C'est là ce qui le rend heureux et, en même temps, constitue pour lui une menace⁹. En ce sens, il existe bel et bien une dialectique de la mélancolie, par cela même que cette misère de l'homme, tout comme l'ennui pascalien, s'avère en même temps le signe de sa grandeur essentielle.

Éric Paquette
Collège Édouard-Montpetit

8. Romano Guardini, *De la mélancolie*, Paris, Seuil, 1953, p. 57.

9. *Ibid.*, p. 69.